

SOUS LES PAVÉS, LA RÉSISTANCE¹.

« Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France, ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération ».

Marc Bloch, *L'Étrange défaite*, Gallimard, Folio Histoire, 1990, p. 198.

Le 18 juin 1971, Maurice Clavel invitait Jean-Pierre Le Dantec, rédacteur en chef de *La Cause du Peuple* à déposer une gerbe en sa compagnie au Mémorial de la Résistance du Mont Valérien « Aux victimes du fascisme, ancien et nouveau ». Le même jour, l'agence de presse Libération était fondée. Il y eut là, d'une façon symbolique, un de ces rendez-vous mystérieux entre deux générations qui nous est devenu illisible. La thématique de la « nouvelle résistance » affleure dès l'automne 1968 et s'affirme au sein de la Gauche prolétarienne au cours des années suivantes, en en dessinant l'horizon politique et la marque identitaire. Dans la problématique des traces et des héritages de la Résistance dans l'après-guerre français, la convocation insistante de cette référence nous apparaît à présent obscure et même infondée, d'où la réticence des acteurs à en parler.

Bien entendu, Mai 68 et ses suites ne se distinguent pas, à première vue, par une référence qui, au contraire, sature tout l'après-guerre français et rejoue à plein pendant la Guerre d'Algérie. Néanmoins, l'usage radical qu'en font les maoïstes de la Gauche Prolétarienne et leur identification au combat résistant les particularisent dans l'histoire de la mémoire des années sombres : pourquoi la Résistance ? pourquoi à ce moment là et dans quel objectif ? Y a-t-il eu calcul politique, banal opportunisme, voire cynisme, ou sincérité des acteurs familiers de cette histoire. Il faudrait réussir à identifier les codes culturels qui permirent d'articuler résistance et maoïsme et autorisèrent à concevoir la Résistance comme un mouvement à poursuivre. C'est sans doute au croisement des représentations culturelles du temps liées à leur génération mais aussi à la famille révolutionnaire, et à la puissance mobilisatrice d'une

¹ Communication présentée au colloque international du 2,3 et 4 décembre 2004 à Caen : « Pourquoi résister ? Résister pour quoi faire ? ».

certaine vision de la Résistance qu'a pu s'établir cette filiation vertigineuse, en partie légitimée par certains de leurs aînés, justifiant en même temps un usage de la violence rebelle qui leur était commun². Notons pour finir que les ressources symboliques offertes par la référence résistante dans la légitimation de la violence furent utilisées de part et d'autre des Alpes. Dans les conditions différentes des années de plomb italiennes, un phénomène identique peut être observé³.

Rapport à l'Histoire, au temps, aux « grands récits » : la nécessité des héritages, des chaînes, des filiations.

Si la Résistance et le théâtre de la Seconde Guerre mondiale hantaient les consciences de ces jeunes révolutionnaires, leur imaginaire politique était un lieu très peuplé. On y croisait d'autres épisodes et d'autres figures. D'une façon générale, ce qui frappe aujourd'hui, c'est bien cette familiarité foisonnante avec un passé très présent (et très pesant). Faisons l'hypothèse que c'est d'abord dans ce rapport « chaud » aux temps passé et futur et dans la façon dont il fut réinvesti dans le présent de la lutte politique que peut s'élucider cet étonnant cas d'appropriation de l'histoire⁴.

Paradoxalement, dans leur volonté de faire table rase, les révolutionnaires gauchistes nourrissaient aussi un grand besoin de références. La Révolution, à les écouter⁵, c'était un avenir mais aussi et surtout une Histoire, des leçons, des figures tutélaires, la Révolution

² Je remercie chaleureusement Pierre Laborie pour son esprit confraternel et sa délicatesse. Les vues développées ici sont largement redevables aux problématiques qu'il n'a cessé d'enrichir dans son séminaire et ailleurs. J'ai pu y présenter une première mouture de ce texte et bénéficier de remarques critiques précieuses, celles de Liora Israël notamment. Je remercie également mon père, Jean-Claude Loyer.

³ Cf. Isabelle Sommier, « La Résistance comme référence légitimatrice de la violence. Le cas de l'extrême-gauche italienne, 1969-1974 », *Politix*, n°17, 1992, p. 86 à 103.

⁴ Dans le régime de temporalité propre à l'éthos gauchiste, le présent n'est plus qu'un discret point de passage. O.Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 30 : « .. le présent était beaucoup plus modeste, il était la modestie même, en fait. C'était le passé qui avait une présence formidable, et l'avenir aussi. Le passé, l'Histoire étaient le grand projecteur des images de l'avenir ». Ce roman est une longue méditation non dépourvue d'auto-dérision, opérée par un ancien gauchiste sur son passé militant en compagnie de la fille de son meilleur ami. Le fait que Rolin lui-même ait dirigé l'aile militaire de la Gauche prolétarienne et qu'il tire explicitement de son expérience maoïste nombre d'anecdotes et de figures réinvesties dans le roman nous invitait à le lire très attentivement. Par ailleurs, la structure romanesque qui impose le dialogue impossible entre l'aîné et la cadette à qui il tente de faire comprendre ses années de poudre est un dispositif très efficace pour illustrer le problème des régimes de temporalités et de l'imaginaire politique. Le courant ne passe pas entre les deux générations. La fille a perdu les codes culturels qui lui permettraient sinon d'approuver au moins de comprendre comment cela a fonctionné. C'est exactement l'objectif de cette communication que de les mettre à jour et le roman de Rolin, de ce point de vue, nous a été d'une puissante aide.

⁵ Entretien avec O.Rolin, 12 février 2003 et avec Antoine de Gaudemar, 5 mars 2003.

française, russe, chinoise, les tomes de Lénine et de Marx dans la bibliothèque, les débats des Internationales... Se définir comme révolutionnaire, c'était se rattacher à une tradition, s'inscrire dans une généalogie révolutionnaire internationale et /ou nationale où défilait tout leur « petit Panthéon portatif⁶ » : les soldats de l'an II, Rosa Luxemburg, les mutins de la mer noire, les journées parisiennes de 1848 ou la prise du Palais d'Hiver. Il est évident qu'au sein de la famille révolutionnaire, il existait une concurrence sur les références à usage identitaire : par exemple, la Commune était considérée comme « prise » par les communistes⁷ ; les trotskystes avaient un imaginaire plus internationaliste marqué par un fort héritage bundiste (Bela Kun, la Vienne rouge, Karl Liebknecht) et dans l'histoire nationale, ils privilégiaient l'image des usines occupées du Front populaire⁸. La Résistance n'apparaissait pas comme un référent central : le réflexe patriotique leur était étranger et la politique du pire a parfois fait obstacle à une forte participation des trotskystes dans les courants de la Résistance. Au contraire, les maos semblaient moins réticents à flanquer le drapeau rouge d'un drapeau tricolore, même si ce n'était jamais dit littéralement. Dans les chaînes sémantiques qui structuraient leur rapport au passé, la Nation pouvait apparaître *mezza vocce* aux côtés de l'Histoire, de la Révolution, de ses saints et de ses héros.

La famille révolutionnaire, en particulier maoïste, fonctionnait donc beaucoup à l'identification aux grands ancêtres. Pourtant, dans ce rapport au temps, il y avait place pour la « mélancolie historique » qui arrimait aux jeunes consciences révolutionnaires le sentiment puissant d'un triste décalage, dans le temps et dans l'espace, entre leur existence et l'écriture de l'Histoire en train de se faire : « Vous pensiez que l'histoire du siècle s'était écrite ici quand vous n'étiez pas nés, qu'elle continuerait de s'écrire au plus loin de là où vous étiez. Vous n'aviez pas la moindre idée de ce que vous pouviez bien être, vous : à part des ombres d'autrefois, d'ailleurs » . Dans la dramaturgie historique, il aurait fallu être dans la « zone des tempêtes » (Tiers-monde en lutte, Cuba, Vietnam...) ou plus avant dans le temps, la France occupée et la Résistance, ayant été dans leur esprit, le dernier grand référent dans l'épopée révolutionnaire nationale⁹.

Cette mélancolie s'enracinait dans le solide refus d'un présent méprisé – celui de la France pompidolienne installé dans la prospérité tranquille, le conservatisme et la médiocrité - qui explique aussi le « ratage » de la Gauche prolétarienne avec le présent des luttes sociales.

⁶ O. Rolin, op. cit., p. 54.

⁷ Entretien avec Antoine de Gaudemar

⁸ Entretien avec Henri Weber, 24 février 2003.

Arrimés à un ouvriérisme fondateur et dogmatique à un moment où les femmes, les homosexuels, les revendications écologistes...diversifiaient et renouvelaient les formes et les acteurs du combat, les militants maoïstes eurent des difficultés à identifier ce qui surgissait de véritablement inédit dans le présent. Pour autant, il ne suffit pas de les circonscrire à cette idiosyncrasie « archaïque » et de suggérer que la Résistance était la seule référence disponible et la plus récente chronologiquement pour expliquer une aussi fusionnelle identification.

Partant de ces prémisses, comment fut-il possible de penser entre 1969 et 1973 que le pays était « occupé », que le parti communiste et les syndicats étaient les « collabos » d'un pouvoir « fasciste » où l'oppression capitaliste devait légitimement susciter une « nouvelle résistance » tout comme l'oppression nazie l'avait fait avant elle ¹⁰?

Construction et déconstruction de l'héritage résistant

À l'automne 1968, une partie des effectifs de l'ancienne Union des Jeunesses Communistes marxistes-léninistes (UJC m-l) dissoute en juin, décida de se constituer en un nouveau groupe. La Gauche prolétarienne définit très nettement son identité par la légitimité de la violence et par une conception rédemptrice du militantisme où la mort semblait être l'assomption naturelle de la vérité de ses engagements. Lorsque Serge July et Alain Geismar, deux figures de Mai, surtout le dernier, vinrent s'agréger au groupe de Benny Lévy, en apportant dans leur mallette le manuscrit de *Vers la guerre civile*, il s'agissait bien d'une greffe qui eut, au départ, du mal à prendre. Le maoïsme et l'immersion longue dans les masses ne constituaient pas la référence première des deux personnages, regardés avec quelque méfiance par les proches historiques tels que Robert Linhart. En revanche, le livre parlait déjà de « détachements de partisans » devant mener des actions exemplaires susceptibles de montrer symboliquement la voie¹¹. C'était une des premières mentions de la thématique ensuite martelée par la G.P dans *La Cause du Peuple* qui renaquit le 1^{er} novembre 1968. Durant toute l'année 1969, les publications de la G.P parlèrent des « nouveaux partisans » et le champ lexical revisité de la Seconde Guerre mondiale se mit en place, la propagande politique et la guérilla constituant les

⁹ Alain Geismar cité par Charles d'Aragon, *La Résistance sans héroïsme*, Paris, Le Seuil, 1974, p. : « La Résistance, c'est la dernière expérience de lutte armée qu'ait connue le peuple en France ». et entretien avec Olivier Rolin.

¹⁰ La situation est assez différente en Italie où la peur d'un complot d'extrême-droite, le thème du « péril fasciste » alimentés par le souvenir récent du coup d'état des colonels en Grèce, est un « dénominateur commun » à toute la gauche. Cf Isabelle Sommier, art. cit., p. 91.

¹¹ Types d'actions exemplaires qui seront menées : distribution de tickets de métro gratuits lors d'une hausse de la RATP, vol chez Fauchon (« récupération de nourriture de luxe) et redistribution dans des quartiers populaires, kidnappings.

instruments politiques translatés de la pratique résistante de la période 1940-1944 et le « Chant des nouveaux partisans » son accompagnement musical¹².

Comme on le voit, l'opération de filiation se décline à tous les niveaux. Le procès de Jean-Pierre Le Dantec, inculpé avec Michel Le Bris, en mai 1970 constitua un des événements publics où se fixa tout le répertoire métaphorique, le jeune militant se réclamant de l'armée des ombres, encouragé par sa mère témoin à la barre et appuyant son fils de son passé de résistante bretonne. En mai 1970, la dissolution de la Gauche Prolétarienne par le Conseil des ministres déboucha sur une nouvelle organisation. Celle-ci était formée par le Secours rouge qui était, à l'image du Secours rouge antifasciste des années 1930, un front de soutien (moral, intellectuel, financier, matériel) drainant les énergies démocratiques, et par la Nouvelle Résistance Populaire, au sein de laquelle s'autonomisa une aile militaire dirigée par Olivier Rolin qui, par la suite, conserva seule l'appellation de NRP. Le procès Geismar à l'automne 1970 fut lui aussi l'occasion de marteler l'assimilation de l'action maoïste à celle des francs-tireurs et partisans de la guerre, « ces héros aimés du peuple ». La militarisation et la prolétarianisation du langage politique étaient ici à leur acmé, toutes entières garanties et justifiées dans l'invocation de la Résistance¹³. En même temps, le discours de guerre civile tentait de dresser quelques garde-fous ambigus et d'éviter l'échéance de l'affrontement central en 1971 et 1972 jusqu'à la mort de Pierre Overney, jeune militant ouvrier maoïste tué en février 1972 par un contremaître de Renault, lors d'une campagne militante à la Régie. Sa mort produisit un violent effet de réel et ses obsèques, le 4 mars 1972, qui rassemblait toutes les familles de la gauche (PSU, trotskystes de diverses obédiences, anarchistes ...) dans une grande cérémonie funèbre rassemblant quelque 200 000 personnes, scella pour beaucoup l'enterrement, à moyen terme, de la vie militante. Ainsi, cette référence résistante fonda le discours et l'action de la mouvance Gauche Prolétarienne de fin 1968 à 1973, date à laquelle la NRP s'auto-dissolut pour la dernière fois.

Il est évident que la convocation de la référence résistante joua sur un effet-durée : à peine vingt-cinq après la fin de la guerre, celle-ci informait encore toute la vie politique, culturelle, familiale des jeunes Français. Ceux qui avaient vingt ans en 1968, bien que nés après 1945, étaient nourris des souvenirs de la guerre. Ceux qui, comme Geismar avaient presque 30 ans,

¹² Le Chant des nouveaux partisans de Dominique Grange fonctionnait évidemment en écho à l'hymne de Druon et de Kessel écrit à Londres pendant la guerre, avec des paroles adaptées à la nouvelle guerre : « Nous sommes les nouveaux partisans/ Francs-tireurs de la guerre de classe/ Le camp du peuple est notre camp/ Nous sommes les nouveaux partisans ». Cf. P.Hamon et P.Rotman, *Génération*, t 2, Les années de poudre, Paris, Le Seuil, 1988, 3^{ème} édition, Points Seuil, p. 147-149.

étaient imprégnés de l'histoire et du vocabulaire des années 1930, de l'antifascisme, des grandes manifestations de rue, de l'histoire du nazisme et du mal absolu. Ce bain culturel qui prolongea l'univers mental de la guerre fort avant dans les Trente Glorieuses permet de contextualiser un tel usage. La guerre restait aussi à la fin des années 1960 la matrice de la vie politique française, origine ultime de toute légitimité. Cela rend-il compte d'un des slogans les plus symboliques et en même temps les plus étonnants de Mai 1968 : « CRS-SS » ? Ce cri, entonné et repris par des centaines puis des milliers de jeunes ne peut être réduit à une simple facilité rhétorique. Dans les réactions policières ressenties comme disproportionnées par rapport à ce qu'étaient les manifestations étudiantes, le schéma d'oppression qui faisait sens fut spontanément celui de la Seconde Guerre mondiale¹⁴.

S'il est vrai que la guerre était l'horizon historique concret des jeunes des années 1968, cette affirmation se renforçait encore dès lors qu'il s'agissait de militants gauchistes qui apparaissaient tous, via l'expérience existentielle de leurs parents, parfois de la leur, particulièrement impliqués dans les drames des années 1930-1940. Dans le gauchisme français, beaucoup d'enfants de Juifs polonais, russes, qui perpétuaient une tradition bundiste, particulièrement vivace à la Ligue communiste, qui alliait judéité et grand Soir. Cette judéité n'était donc ni culturelle ni a fortiori religieuse mais bien plutôt une identification à une tradition politique révolutionnaire. « C'était plutôt le côté apatride, internationaliste, qui semblait incarner l' « être juif », notamment à travers la légende des FTP-MOI et le slogan de Mai 1968 « Nous sommes tous des Juifs allemands »¹⁵. La G.P était d'ailleurs fermement pro-palestinienne, ce qui fut toujours un point de discussion avec Sartre qui resta un soutien inflexible d'Israël¹⁶.

Dans le rapport que les fils tissèrent avec les pères, toutes les configurations étaient possibles : filiation réelle avec un père résistant mais angoissé de ne pas être à la hauteur du choix inflexible du père et du frère morts, chez François Maspéro, qui s'inscrivit dans le maintien d'une fidélité mais avec des conséquences incertaines dans un contexte où les options

¹³ « La mort n'éblouit pas les yeux des partisans », *La Cause du Peuple*, 16 janvier 1970 : article écrit dans le style de l'époque sur un des héros résistants de la G.P., P.Georges Fabien : « La voie lumineuse de Fabien, c'est la nôtre, c'est celle de la libération du peuple français ».

¹⁴ Entretien avec Alain Geismar, 27 février 2003. Une des premières références explicites à celle-ci est, selon lui, l'idée exprimée ouvertement que même pendant les années d'occupation, la police allemande n'avait pas pénétré dans la Sorbonne.

¹⁵ Entretien avec Antoine de Gaudemar.

¹⁶ « Après l'action de Septembre noir, déclaration à la Cause du Peuple de La Nouvelle Résistance Populaire », *La Cause du Peuple*, 14 septembre 1972.

apparaissaient moins claires¹⁷ ; pour le personnage du roman de Rolin –qui n’est pas tout à fait Rolin-, l’héritage est complexe avec la France Libre mais aussi la guerre d’Indochine au palmarès du père. Le fils doit assumer cette contradiction laissée intacte par la mort. Le père d’Antoine de Gaudemar fut résistant, proche de *Témoignage chrétien* et son enfance fut bercée de ces valeurs. Le père ne prenait pas au sérieux la « nouvelle résistance » du fils et ce fut le contact avec Maurice Clavel, père de substitution, qui lui permit de « recoller les morceaux et de [se] réconcilier avec [son] histoire familiale¹⁸ ». Linhart et Geismar vécurent la vie d’enfants juifs nés avant la guerre et traqués, ainsi que leurs familles, pendant les années d’occupation. Quant à Pierre Goldman, il fut littéralement habité par l’épopée de son père franc-tireur et partisan de la MOI qui nourrit son imaginaire guerrier et qu’il rêva, jusqu’à satiété, de reconduire et d’égaliser dans la guérilla vénézuélienne puis, très vite après son retour à Paris, dans l’action violente flirtant progressivement avec le banditisme.

S’il y avait donc une certaine évidence culturelle à l’emploi de la référence résistante dans le contexte de l’après-1968, le type d’identification-fusion qui constitua proprement l’usage qu’en firent les maoïstes relevait d’autres fonctionnements. La Résistance y était intégrée dans la logique d’un système de représentations cohérent (pour ceux qui étaient à l’intérieur) et libéré de tout regard critique. Les maoïstes réinventèrent leur résistance au présent, effaçant, détournant, reconstruisant, en fonction d’un imaginaire politique fortement structuré et engagé dans un processus révolutionnaire qui finalisait leur vision de l’Histoire.

Se sentant dépositaires des combats de la résistance, c’était pourtant à une forme bien particulière de celle-ci qu’ils s’identifiaient : l’action de la résistance communiste des Francs Tireurs et Partisans. Ils négligeaient la propagande politique des mouvements de résistance, l’espionnage des réseaux de renseignements et même l’action individuelle des attentats terroristes. Le maquis et la figure du maquisard résumaient à eux seuls la pluralité des formes de résistance et imposaient la fascination. Pour ces jeunes intellectuels en quête d’action héroïque, c’était la figure de René Char, éventuellement de Jean Cavaillès, qui faisait sens. Ils n’avaient que mépris pour la résistance intellectuelle des Sartre et Aragon. Face à un modèle français de résistance qui valorise ses intellectuels, les maoïstes se référèrent au contraire exclusivement à la résistance armée et admirèrent les rares intellectuels qui l’ont comprise comme un épisode de suspension de leur statut d’intellectuel. Pour Rolin, cette dimension fut fondatrice et constitua la clé de son adhésion à la Gauche Prolétarienne. L’anti-

¹⁷ François Maspéro, *Les abeilles et la guêpe*, Paris, Le Seuil, 2002. Nous incluons ici François Maspéro bien qu’il n’ait pas été à proprement parler maoïste. Il a en revanche accompagné, comme éditeur et comme ami, bon nombre de membres de la nébuleuse gauchiste.

intellectualisme était en effet une des passions les plus ferventes de cette extrême-gauche maoïste qui la singularisait et lui permettait de tenir ensemble une farouche haine de soi avec les requisits théoriques du Petit Livre rouge. Tous ne partageaient cependant pas cette virulence anti-intellectuelle paradoxale chez des normaliens et aspirants à l'être : Alain Geismar ou Serge July ne s'y reconnaissaient que partiellement et assuraient, pour cette raison même, les contacts avec la gent intellectuelle compagnon de route de la G.P.

La Résistance fut classiquement vue par les maos comme une lutte de classes au cours de laquelle le peuple aurait été héroïque et aurait refusé le joug nazi tandis que les vieilles élites bourgeoises auraient collaboré. Cette vision sommairement marxiste informait et confirmait la mythologie ouvriériste de la Gauche Prolétarienne, d'autant plus que les rares prolétaires présents à la G.P étaient d'anciens résistants mineurs ch'timi du Nord de la France. Certains avaient donné leurs vieux fusils rouillés, conservés depuis la guerre pour reprendre du service dans les actions exemplaires de la NRP, mais cette fois, chargés à blanc. La sacralisation de la figure ouvrière et le net tropisme du Nord qui régnaient à la G.P s'ancraient dans un imaginaire socialiste commun à la gauche française où la vieille classe ouvrière du XIX^e siècle surgissait des lectures de Zola et de Vallès. Vue comme populaire, révolutionnaire et jamais comme patriotique, la Résistance fut imaginée comme le soulèvement de masse que l'idéologie basiste, spontanéiste de la G.P réclamait.

Aujourd'hui où l'on reconsidère le passage à une forme ou à une autre de résistance comme un geste difficilement identifiable socialement, mêlant étroitement révolte personnelle, impératif moral, patriotisme blessé et éventuellement antifascisme, où l'on sait que ce passage fut essentiellement minoritaire, il est aisé de mesurer à quel point la lecture maoïste distord ce que fut la Résistance¹⁹. Ni démocrate²⁰, ni populaire, celle-ci aurait pu venir à l'appui d'une idéologie d'avant-garde où une minorité a montré qu'elle pouvait avoir raison contre la majorité. Cela ne cadrerait ni avec la ligne des masses de la doctrine maoïste, ni avec la vision développée en renfort d'une résistance comme soulèvement armé après des années d'immersion dans les maquis. C'est aussi par ce biais de la fraternisation entre ouvriers et paysans ravitaillant les maquis que les maos pouvaient réconcilier deux univers pas

¹⁸ Entretien avec Antoine de Gaudemar.

¹⁹ En même temps, elle la distord ni plus ni moins que la distordaient les mémoires gaulliste et communiste d'après-guerre. Dans ces mémoires de résistants, la Résistance apparaît régulièrement comme un phénomène majoritaire, qu'il soit sous la tutelle du général de Gaulle ou de la classe ouvrière. Voir O. Wiewiorka, « Du bon usage du passé. Résistance, politique, mémoire », *Mots*, septembre 1992, n°32, p.67-79.

²⁰ Charles d'Aragon : « Rien ne fut plus hiérarchisé que la résistance. Aucune société ne fut plus stratifiée que cette société à moitié souterraine », *La Résistance sans héroïsme*, Le Seuil, 1977 ; Claude Bourdet : « La vérité, c'est qu'il est impossible de diriger démocratiquement un mouvement clandestin », *L'Aventure incertaine*, cités par J.P. Azéma, *Jean Moulin, Le rebelle, le politique, le résistant*, Paris, Perrin, 2003, p. 351.

nécessairement compatibles : la Résistance et le maoïsme. Pour que puissent s'articuler ces deux références fondatrices, il fallut que le compromis se fît, vers l'automne 1968, autour de la nécessité de relancer le combat dans une logique radicale et jusqu'au boutiste qui rassemblait ceux qui étaient allés le plus loin après Mai, c'est-à-dire les anciens participants des événements de Flins²¹. Il faut voir aussi que le maoïsme, notamment chez les plus jeunes recrues, était une culture importée, parfois simple oripeau à une révolte poético-politique plus vaste où l'on ne percevait que les épisodes glorieux de la Longue Marche et de la révolution culturelle. Pour certains, la référence résistante était donc plus immédiatement parlante, plus établie que celle d'un maoïsme finalement superficiel.

Comme le dit un d'entre eux, « la référence résistante, c'était finalement l'auberge espagnole²² ». C'est aussi cette grande ductilité de la référence résistante, fondée en partie sur une certaine ignorance de l'historiographie, en partie sur la construction d'une pensée groupusculaire permettant de l'accommoder à la sauce maoïste, qui est ici en jeu. Il semble bien que plus généralement, la Résistance par l'individualisation d'un combat difficile à ériger en sentences politiques, par la difficulté pour les acteurs à l'inscrire dans un continuum avant/après, soit par essence, sinon l'auberge espagnole, du moins une « référence ambivalente²³ », servant à cautionner tout et son contraire : la décolonisation ou la dénonciation des bradeurs de l'Empire.

Par ailleurs, tout en se forgeant « sa » propre résistance à son usage, la G.P n'en participait pas moins d'une vision héroïque de la France résistante qui lui était commune avec ses ennemis politiques. Les maos étaient certes contre l'instrumentalisation gaullo-communiste de l'héroïsme résistant mais ils étaient loin de remettre en cause cet héroïsme en tant que tel. D'où une attitude mitigée face au changement de configuration historiographique qui se produisit au même moment. À la *Cause du Peuple*, on n'apprécia guère le film de Marcel Ophuls qui dessinait les gris d'une France attentiste²⁴. Cet héritage résistant ne devait être

²¹ Du 6 au 10 juin 1968, débrayage, occupation d'usine et combats de rue autour de l'usine de Flins. Les maos qui avaient en partie loupé Mai et divers groupuscules étudiants s'y investirent avec l'énergie de la dernière chance et galvanisèrent les ouvriers rebelles. Les combats furent durs. Un lycéen maoïste, Gilles Tautin, mourut par accident. C'est à la suite de ces événements qu'une douzaine d'organisations d'extrême-gauche dont l'UJC-ml furent dissoutes.

²² Entretien avec Antoine de Gaudemar.

²³ O.Wieviorka, art. cit., p. 79.

²⁴ Voir l'entretien avec Jean-Paul Sartre dans *La Cause du Peuple*, 31 mai 1971 : « C'est donc un film qui ne nous parle ni de la vérité politique, ni de la vie concrète. Il manque donc les deux buts, les seuls qu'il pouvait se fixer. Et c'est un film qui fait sourire tout le temps. Or, l'occupation, ça ne faisait pas tellement sourire. Donc c'est une transcription inexacte. Et c'est tout à fait exprès. C'est un film fait pour la télévision, commandé par la télévision. Par conséquent, les gens qui l'ont fait savaient ce que la télé peut accepter ».

écorné d'aucune manière pour espérer incarner de nouveau le trésor porté par ses vrais dépositaires : les « nouveaux partisans » engagés dans une nouvelle résistance.

Les usages politiques : légitimité historique et légitimation de la violence

La référence à la Résistance visait sans nul doute à asseoir l'action de la G.P, à parler aux vastes masses qui se seraient reconnues dans ce combat. Alors qu'elle devait faire sens pour l'extérieur, tout indique à l'inverse, que l'appropriation a surtout eu des effets à usage interne, pour affirmer l'identité et la légitimité du groupe.

Si la G.P se vécut comme germe de la Résistance dans un univers où l'État et ses forces de répression représentaient les nazis, les syndicats et le PCF les collabos, c'est, comme le dira plus tard Alain Geismar, que « pour se prendre au sérieux, la jeunesse militante [devait] se chercher une légitimité historique dans la tradition française ²⁵ ». Les deux grandes forces issues ou remodelées par la guerre et qui dominaient encore la politique du début des années 1970 étaient le gaullisme et le communisme dont le prestige historique venaient de leur participation à la Résistance. Celle-ci était donc l'instance ultime de légitimation politique que les maos voulurent se réapproprier par un véritable coup de force symbolique : tout d'abord, en effaçant délibérément la strate résistante d'un gaullisme appréhendé sur le tard et assimilé au régime de censure et de chienlit auquel le Général était identifié ; côté communiste, la référence exclusive aux FTP alliée à un anti-communisme virulent était une posture apparemment problématique. En fait, elle se résolvait dès lors que les maos considéraient les communistes comme ayant trahi l'esprit de la Libération (comme ils trahirent celui de Mai 1968) en rendant les armes et en empêchant le développement logique de l'insurrection nationale en insurrection sociale ; d'autre part, cette trahison apparaissait entérinée par l'éviction de nombreux combattants FTP après la guerre qui auraient, au contraire, dû former le noyau de recomposition du parti. Dans ces conditions, l'instrumentalisation de l'héritage résistant par les communistes était doublement condamnable. Dans la stratégie maoïste, consciente chez certains comme Geismar, moins sans doute chez d'autres, la légitimité historique qu'offrait cette référence, une fois décrochée de ses propriétaires indus, passait par l'alliance avec les rebelles des deux camps : les gaullistes « de gauche », les Clavel, Debû-Bridel et autres Claude Mauriac qui jouèrent un rôle décisif

²⁵ Alain Geismar, *L'Engrenage terroriste*, Paris, Fayard, 1981, p. 53.

dans l'arrimage de la Résistance chez les maos²⁶. Dans leur façon généreuse (mais peut-être pas totalement désintéressée) d'inscrire les jeunes révolutionnaires dans leur propre sillage, ils contribuaient à « donner du sérieux » à cette appropriation. De même, pour les communistes, Charles Tillon, ancien commandant des FTP, membre de la direction du PCF et exclu du parti, fut un interlocuteur compréhensif et déterminant. À l'image d'autres grands résistants, comme Vercors, Eugénie Camphin, Mme Halbwachs-Basch, Roger Pannequin...²⁷, il participa à l'aréopage prestigieux réuni autour du nouveau Secours rouge. Est-ce à dire que si certains parmi les aînés les considéraient d'un haussement d'épaules ou, même parmi les gauchistes²⁸, trouvaient la référence résistante des maos délirante, beaucoup d'autres, et au premier chef, des résistants, s'y reconnaissaient ? L'efficacité symbolique conférée par d'aussi imposantes cautions ne doit pourtant pas faire oublier que, du côté des anciens résistants, c'était aussi une façon de redonner du lustre et une actualité à cette séquence historique qui se voyait épinglée par le nouveau Président de la République, Pompidou²⁹, et effacée devant la montée d'autres mémoires, celles de la communauté juive notamment. L'ironie de l'Histoire est que ce qui émergea au début des années 1970, c'était justement la sortie politique du gaullo-communisme et de l'univers culturel formaté par la guerre dont les maoïstes se trouvent finalement solidaires.

Le deuxième principal usage politique de la référence résistante était la légitimation de la violence. Qu'elle soit dite révolutionnaire, forme la plus dure de l'illégalisme, la « lutte violente de partisans³⁰ » s'ancrait et se justifiait dans un système de représentation guerrier fondé sur l'exemple de la Résistance. Les maos s'identifièrent à des résistants conçus comme des hors-la-loi. « Stigmatisée par l'ordre établi comme « banditisme », « criminalité » ou « terrorisme », la violence-désordre des résistants s'est en fait révélée fondatrice d'un ordre moralement supérieur. S'inscrire dans cette histoire autorisait également les organisations d'extrême gauche à dénier toute validité aux critiques immédiates qui ne manqueraient pas de

²⁶ Clavel intervient fréquemment dans la *Cause du Peuple* comme ce 7 janvier 1972 dans une Lettre ouverte à Chaban-Delmas à propos d'une révolte de détenus à Toul : « A la fin d'une semaine où il fut tellement question de la Résistance, et non sous forme de cérémonies officielles, mais de résurrection spontanée –croyez-moi- voici qu'éclate un scandale incommensurable [...] Toul était donc près d'Auschwitz et vous ne le saviez pas ».

²⁷ Voir P.Hamon et P.Rotman, *op. cit.*, p. 192.

²⁸ Y compris chez certains maos qui se distinguaient de la ligne spontanéiste des maos « spontex » de la G.P. Il y avait plusieurs tendance au sein du petit monde des maoïstes français. Seule la Gauche prolétarienne et la NRP qui l'a suivie sont véritablement structurées autour de cette appropriation résistante.

²⁹ Celui-ci, dans le *New York Times*, s'était dit agacé par ceux qui exploitent le mythe de la Résistance en agitant médailles et décorations, CF. Hamon et Rotman, *op. cit.*, p. 373.

³⁰ Cette « lutte violente de partisans » apparaît sous différentes plumes dans diverses publications de la G. P. Nous nous appuyons pour le paragraphe suivant sur le texte fondateur de la NRP, nouvelle manière, publiée dans le n°1 des Cahiers prolétaires, janvier 1971, supplément à La Cause du Peuple. Les citations sont toutes extraites de ce texte.

leur être adressées quant aux moyens (violents) utilisés. Ainsi, leur action se trouvait-elle renvoyée au jugement de l'Histoire ³¹».

Les maoïstes développèrent à cette occasion un arsenal théorique assez jésuitique pour expliquer que ce concept n'était pas une théorie de la violence minoritaire. En effet, l'objectif de la G.P n'était pas de se substituer aux masses dans l'administration de la violence mais de procéder à des actions symboliques, qui ne visaient donc jamais à la destruction physique de l'adversaire - d'où les fusils chargés à blanc -, pour suggérer la voie à suivre, accélérer le mouvement, préparer le peuple à prendre les armes. De la dimension pédagogique de la guerre théâtrale. Néanmoins, et tout en restant toujours dans le registre du symbolique – du vol chez Fauchon aux divers kidnappings -, le vocabulaire stratégique, les « zones politico-militaires », la dialectique entre les « bases d'appui » et les régions de partisans, rappelaient le quadrillage de l'espace de la résistance entre maquis et hinterland alimentant les zones de maquis³². La séparation théorisée à partir de 1971 entre « travail ouvert » de propagande politique et « travail fermé » des clandestins menant la guérilla se superposait à la distinction d'activités entre mouvements et réseaux. Les théoriciens de la G.P s'appliquèrent à ne pas définir un bras militaire formé de mercenaires de la Révolution. L'organisation partisane secrète de Rolin devait opérer dans une logique d' « élargissement de la résistance » et non dans une logique autonome. Le modèle, un mixte entre la Résistance telle qu'ils l'imaginaient et la guérilla maoïste, était celui d'une alimentation et d'une interpénétration entre les partisans armés et le peuple dont ils étaient issus et où ils devaient se replonger constamment. La virilité agressive du groupe que dirigeait Rolin tel qu'il se la rappelle et le vocabulaire martial de l'ensemble reposaient sur le modèle résistant comme paradigme d'articulation entre le politique et le militaire. Contrairement à la Commune qui était l'exemple « héroïque et négatif de l'impossibilité de jeter à bas un pouvoir central fort par une insurrection brusque », la Résistance, au contraire, symbolisait « la démonstration historique de la possibilité de développement d'une lutte prolongée de guérilla, unissant toutes les couches du peuple – ouvriers, paysans, intellectuels- contre un appareil politico-militaire tout puissant ». L'interprétation de la lutte sociale à l'échelle nationale et internationale comme une guerre facilitait l'appropriation du modèle militaire de la Résistance et justifiait les actions violentes.

³¹ Isabelle Sommier, art cit., p. 88.

³² L'étape du soulèvement : « Les bases d'appui seront alors des territoires disputés à l'ennemi les armes à la main. Leur fonction d'arrière militaire sera alors considérablement renforcé, c'est-à-dire que toute initiative militaire de l'ennemi se heurtera à une riposte militaire des forces populaires visant à l'anéantissement des forces blanches ».

Conclusion : un testament sans héritage ?

Cette histoire témoigne tout d'abord de la véritable consistance mythologique prise par la Résistance à la fin des années 1960. L'épisode héroïque des maquis s'inscrit en lettres d'or dans le grand récit national révolutionnaire et patriotique qui est encore le livre de chevet des adolescents cultivés qui descendent dans la rue en Mai 68 et poursuivent après. La façon dont les maos endossent le costume un peu large des résistants rappelle comment les résistants d'obédience communiste ont eux-mêmes endossé le costume des soldats de l'an II. La chaîne de filiations imaginaires est peut-être nécessaire à l'action et l'exemple résistant se révèle une puissante invite à agir sur le monde tel qu'il est.

L'après-68 apparaît *a posteriori* comme un moment de basculement. De ce point de vue, les gauchistes du début des années 1970 sont les derniers des Mohicans, ultimes dépositaires des héritages et des filiations des enfants du siècle. En effet, il est frappant de constater à quel point les maoïstes participent, à certains égards, du même univers culturel que les communistes ou les gaullistes dont ils sont sans doute davantage les contemporains que de certaines fractions de la mouvance gauchiste libertaire et contestataire. Même si le grand récit de la France dans sa version gaullienne n'est pas le leur, la voix de Malraux orchestrant tragiquement les transferts de Jean Moulin au Panthéon leur parle une langue qui leur est incontestablement familière³³. C'est quelques années plus tard que cette familiarité intime avec le passé se délite dans les jeunes générations³⁴. Un des signes de cette transition fut l'élection de la figure révolutionnaire vers la fin de la décennie 1970. Il faudrait sans doute y ajouter la crise de 1974, l'obscurcissement corollaire des possibilités de réformer et même de comprendre la société, et parallèlement, le doute d'un nouveau genre sur les capacités intellectuelles (et historique notamment) à saisir le passé³⁵.

René Char eut cette formule célèbre et sibylline : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament ». L'héritage résistant, que le poète résistant se garde bien de définir, n'appartiendrait à personne ; ce serait dans la manière dont n'importe qui peut s'en emparer pour fonder une pratique que résiderait sa richesse. Le fantasme résistant des gauchistes de la

³³ CF. Pierre Goldman, dans *Génération I*, et témoignage d'O. Rolin. Rapport ambigu à Malraux qu'il ne peut réduire à son statut de ministre de de Gaulle. Le narrateur de *Tigre en Papier* avoue son émotion ressentie ce jour glacial de 1964 lorsqu'il a entendu l'oraison funèbre de Jean Moulin prononcée par Malraux au Panthéon : « ...ça ne me gêne pas de dire que j'ai pleuré ce soir là en l'écoutant... », p. 133.

³⁴ Voir le colloque co-organisé à Paris par le Centre d'histoire sociale de Paris I, Paris VIII et le CNRS les 25, 26 et 27 septembre 2003 sur « Les usages politiques du passé dans la France contemporaine des années 1970 à nos jours ».

³⁵ Voir J.Revel, « Pratiques du contemporain et régimes d'historicité », *Le Genre humain*, février 2000, Le Seuil.

G.P. aussi irrationnel soit-il, invite – et c'est là une réponse possible à la problématique de cette matinée – à penser la Résistance comme un processus inachevé, une forme ouverte.

Loyer, Emmanuelle